

Type idéal de l'Association libre

(SES DIVERSES FORMES)

III. — LE PROSÉLYTISME MORAL

L'objet de l'enthousiasme varie d'âge en âge : il est attaché à la religion, il peut aussi s'attacher aux doctrines et aux découvertes scientifiques, il peut surtout s'attacher aux croyances morales et sociales. De là cette nouvelle conséquence, que l'esprit même de *prosélytisme*, qui semble si particulier aux religions, ne disparaîtra en aucune manière avec elles : il se transformera seulement : chez tout homme sincère et enthousiaste, ayant à dépenser une surabondance d'énergie morale, on trouve l'étoffe d'un missionnaire, d'un propagateur d'idées et de croyances. Après la joie de posséder une vérité ou un système qui semble la vérité, ce qui sera toujours le plus doux au cœur humain, c'est de répandre cette vérité, de la faire parler et agir par nous, de l'exhaler comme notre souffle même, de la respirer et de l'inspirer tout ensemble. Il n'y a pas seulement douze apôtres dans l'histoire de l'humanité ; on compte encore aujourd'hui et on comptera dans l'avenir autant d'apôtres que de cœurs restés jeunes, forts et aimants. Il n'existe pas d'idée dans notre cerveau qui n'ait un caractère social, fraternel, une force d'expression et de vibration par de là le moi. L'ardeur à propager les idées aura donc, dans la société future, une importance aussi grande que l'ardeur à les découvrir. Le prosélytisme tout moral prendra pour but de communiquer à autrui l'enthousiasme du bien et du vrai, de relever le niveau des cœurs dans la société entière, principalement chez le peuple.

Ici on nous fera peut-être plus d'une objection ; on nous signalera la difficulté de rendre populaire, indépendamment des religions, un enseignement de la morale conforme aux idées scientifiques de notre temps. Un professeur de la Sorbonne me soutenait un jour que, dans ce temps de crise des doctrines, tout enseignement un peu systématique de la morale, au lieu de la consolider, risque d'en altérer les fondements chez les jeunes esprits. Pas de théories, car elles aboutissent au scepticisme ; pas de préceptes absolus, car ils sont faux ; il ne reste à enseigner que des faits, de l'histoire : on ne trompe pas et on ne se trompe pas soi-même en alléguant un fait. En somme,

plus d'enseignement proprement dit de la morale.

Nous croyons au contraire que, de toutes les théories si diverses sur les principes de la morale, on peut déjà tirer un certain fond d'idées commun, en faire un objet d'enseignement et de propagation populaire. Toutes les théories morales, même les plus sceptiques ou les plus égoïstes à leur point de départ, ont abouti à constater ce fait que l'individu ne peut pas vivre uniquement de soi et pour soi, que l'égoïsme est un rétrécissement de la sphère de notre activité, qui finit par appauvrir et altérer cette activité même. On ne vit pleinement qu'en vivant pour beaucoup d'autres. Nos actions sont comme une ombre que nous projetons sur l'univers ; pour raccourcir cette ombre et la ramener vers nous, il faut diminuer notre taille ; aussi le meilleur moyen pour se faire grand, c'est de se faire généreux, tandis que tout égoïsme a pour conséquence ou pour principe une petitesse intérieure. L'idée et le sentiment qui est au fond de toute morale humaine, c'est toujours le sentiment de la générosité ; généreux et philanthropiques deviennent eux-mêmes, pour qui les regarde sous un certain angle, les systèmes d'Epicure et de Bentham. C'est cet esprit de générosité inhérent à toute morale qu'un moraliste peut et doit toujours s'efforcer de dégager, de faire pénétrer dans l'esprit de ses auditeurs. Que reste-t-il des longues années d'enseignement auxquelles a été vouée notre jeunesse ? Des formes abstraites ? des idées plus ou moins scolastiques inculquées à grand peine ? Non, tout cela se fond, se disperse ; ce qui subsiste, ce sont des sentiments. De l'enseignement de l'histoire se dégage un certain culte du passé et de nos traditions nationales qui est utile, mais qui peut devenir dangereux s'il est poussé trop loin ; de l'enseignement de la philosophie, une certaine ouverture d'esprit, une curiosité pour la recherche des causes, un amour de l'hypothèse, une tolérance à l'égard des doctrines opposées à la nôtre ; et que doit-il rester d'un enseignement bien suivi de la morale ? Avant tout une générosité du cœur qui fait que, — sans nous oublier nous-mêmes, — du moins nous ne nous soucions plus uniquement de nous. Tous les autres enseignements élargissent l'esprit, celui-ci doit élargir le cœur. Il ne faut donc pas avoir peur de la diversité des systèmes moraux, parce qu'en somme ils n'ont pas trouvé de vérité psychologique et physiologique plus certaine, de fait plus vérifiable que l'amour, principe de tout altruisme, et qu'ils en viennent nécessairement à placer l'être humain dans cette alternative : se dessécher ou s'ouvrir. Les actions exclusivement égoïstes sont des fruits pourrissant sur l'arbre plutôt que de nourrir. L'égoïsme, c'est l'éternelle illusion de l'avarice, prise de peur à la pensée d'ouvrir la main, ne se rendant pas compte de la fécondité mutuelle, de l'augmentation des richesses par leur circulation. En morale comme en économie politique, il est nécessaire que quelque chose de

nous circule dans la société, que nous mêlions un peu de notre être propre et de notre vie à celle de l'humanité entière. Les moralistes ont eu tort peut-être de trop parler de sacrifice : on peut contester que la vertu soit, en son fond le plus secret, un sacrifice au sens rigoureux du mot ; mais on ne peut nier qu'elle soit fécondité morale, élargissement du moi, générosité. Et ce sentiment de générosité par lequel, quand on va au fond de soi, on y retrouve l'humanité de l'univers, c'est ce sentiment-là qui fait la base solide de toutes les grandes religions, comme il fait celle de tous les systèmes de morale ; c'est pour cela qu'on peut sans danger, en se plaçant à ce centre de perspective, montrer la diversité des croyances humaines sur le bien moral et sur l'idéal divin : une idée maîtresse domine toujours cette variété, l'idée de l'amour. Être généreux de pensée et d'action, c'est avoir le sens de toutes les grandes conceptions humaines sur la morale et la religion.

D'ailleurs, est-il besoin du secours d'idées mythiques et mystiques pour comprendre la société humaine et ses nécessités, parmi lesquelles se trouve la nécessité même du désintéressement ? Plus l'être humain deviendra conscient, plus il aura conscience de la nécessité, de la rationalité inhérente à la fonction qu'il accomplit dans la société humaine, plus il se verra et se comprendra lui-même dans son rôle d'être social...

(L'Irréligion de l'avenir ?)

M. GUYAU.

de réparation timeste, qui nous rive au jong clérical, devait passer pour un chef d'œuvre de sage réconciliation. Moreau avait mérité son exil, d'Enghien son supplice. Toute la hiérarchie constisanesque si grotesquement costumé par David, sabreurs et adulateurs endimanchés en rois, en ducs, en chambellans, trouvent grâce devant une imperturbable admiration.

Quant à ces batailles effroyables qui fauchèrent pendant quinze ans la fleur des générations, pour ne rapporter à la France qu'une collection de drapeaux, ne faisaient-elles pas de Napoléon le rival de César et de Charlemagne? On glissait sur la guerre d'Espagne, mais non sur la campagne de Russie, qui fournissait les beaux effets de neige. Leipzig devenait une demi-victoire; la jalousie du destin et les trahisons des hommes avaient seules à répondre de nos catastrophes. La redingote grise et le petit chapeau exerçaient les enlumineurs, les peintres, les tyrtées et les pindares. On les retrouvait sur tous les murs, dans toutes les bouches; les cabarets mêmes vendaient la liqueur des braves dans les vases en forme de Napoléon. Et les opposants se frottaient les mains. Le retour des cendres ne les désabusa pas, n'était-ce pas leur œuvre? n'avaient ils pas imposé cette cérémonie à une dynastie aveugle comme eux? Hélas! de ces cendres de rhétorique, le petit caporal renaissait comme le phénix. Les avertissements de Strasbourg et de Boulogne furent accueillis par des sourires dédaigneux.

Que fallait-il donc pour ouvrir les yeux de ces imprudents? il fallait 48 il fallait des

des camarades.

L'estampage des camarades!
C'est une caractéristique.

Ce procédé qui consiste à rouler des amis confiants, à profiter de l'abandon qu'on a vis-à-vis de ceux qui se disent vos frères de misère, ce système lâche qui permettrait à un compagnon sans domicile de voler le compagnon qui lui donnerait l'hospitalité, ce procédé de détrousseur insinuant et sale.

Que la guerre soit à coups de couteaux, avec les capitalistes formidablement armés pour l'oppression et la défense — à coups de couteaux en poitrine ou par derrière, — bien! Que la lutte n'ait pas de ouperie chevaleresque en face des Jarnac de la bourgeoisie! Mais que, au milieu des apôtres et des convaincus, se glissent des pick-pockets faiseurs de discours et de mouchoirs, subtiliseurs de quelques sous qui nous empêchent de crever de faim, c'est inadmissible, c'est écœurant.

Il ne s'agit pas ici de M. Gouzien que j'ignore et qui, me dit-on, était tellement peu de chose dans l'anarchie, que ses plus drôlatiques conversions ne sont faites pour troubler personne; mais l'occasion me vient de parler de théories qu'il émettait hier et que professent également pas mal de gens à courte vue, de théories qui me répugnent; j'en parle — et je vais mieux encore préciser.

Sûr, il se faufile, dans les groupes, des gailards aux doigts crochus ou aux digressions décevantes qui sont en quelque sorte les vrais agents provocateurs — provocateurs de tous les doutes et de toutes les discussions.

On se lasse, à la fin, de voir ceux-là même qui clouent au pilori les ignominies sociales trafiquer à leur tour par les plus vils moyens. Ce qu'il faudrait sentir chez les révoltés fiers, à coup certain, ce n'est pas les petites saletés rééditant les ignominies exploiteuses, ce qu'il faudrait sentir chez les révoltés fiers, c'est une volonté haute d'éviter l'éternel recommencement des tromperies, c'est une allure tranchant en belle clarté sur les basses machinations des truqueurs.

Si, pendant que nous nous ruons à l'assaut, de prétendus compagnons d'armes nous choquent nos cartouches et vident, pour se saouler, nos gourdes réconfortantes, nous leur défendons de se dire plus longtemps des nôtres.

Si l'on combat les bourgeois au visage découvert, ce ne sera pas pour tolérer les hommes qui, parmi nous, transplanteront les mœurs de la bourgeoisie avec, sur la face, un masque de révolutionnaire.

On ne s'y trompera plus.

Les pires bourgeois, nous les connaissons.

Parbleu! ce sont des habiles; ils savent bien qu'ils peuvent d'autant mieux opérer chez les camarades que ceux-ci ont horreur de la délation et des représailles; ils choisissent leur terrain avec la quasi-certitude de l'impunité.

foi de cette marche vers un idéal entrevu.

Seulement je ne crois pas, en ce moment, je ne veux même point admettre qu'après avoir rêvé de Liberté, on puisse repartir, en arrière, du pied gauche, pour les puérités d'une religion toute faite.

Lorsque le plus cher désir a été de se mouvoir à son instinctive fantaisie dans la vie large ouverte devant soi, on ne se retire pas, sans secrètes pensées, dans le jardin des dogmes étroits. Lorsqu'un être s'est affranchi, il ne retourne pas dans les églises quémander une camisole de force; ou s'il le fait, c'est dans un but facile à dévoiler.

L'Église est un pis-aller.

Les révoltés mystiques auront d'autre refuge.

Le catholicisme n'est même pas l'hôtel des Invalides pour les anarchistes fatigués; c'est une agence d'affaires pour les ambitieux impatients.

Et le Tricoche de sacristie ouvre toujours les deux bras au néophyte Cacolet!

(L'Endehors)

Zo d'AXA.

CE QUE NOUS COUTE UNE PAIRE DE LUNETTES DE TROIS FRANCS

Un soldat, le fusilier Bordet, de la division de Paris, c'est-à-dire caserné sur un point quelconque du département de la Seine: Boulogne, Saint-Cloud, Meudon, Vincennes, Nogent, etc., a besoin d'une paire de lunettes.

Il lui est permis de les demander depuis — il n'y a pas longtemps — qu'on a admis que les militaires pouvaient avoir besoin d'y voir clair comme les civils, date mémorable où les lunettes furent enfin permises à l'armée.

Notre fusilier Bordet se présente à la visite de son major, — lequel major l'envoie sur Paris au Val-de-Grâce où le soldat est admis.

Le lendemain, visite du chef de service, qui constate que le réquérant a besoin de lunettes.

Le chef de service adresse son rapport au médecin en chef du Val-de-Grâce.

Le médecin du Val-de-Grâce contresigne le rapport et le remet à l'intendant.

L'intendant transmet le rapport au directeur, puis l'adresse, accompagné de l'avis du directeur, au ministre de la guerre.

Le ministre de la guerre envoie les pièces au conseil de santé — (cinq membres, sans l'avis desquels aucune dépense, si minime qu'elle soit, ne peut être effectuée).